

COLLECTION "PATRIMOINES" n° 5

**LOME,
CAPITALE DE LA COLONIE
ALLEMANDE DU TOGO.**

*UNE IMAGE DE LA CIVILISATION
EN AFRIQUE DE L'OUEST (1898).*

par
Heinrich Seidel

Traduction française de
Ehrlich Edem K. AFEMEKU

sous la direction de
Adjai Paulin OLOUKPONA-YINNON

Patrimoines

**PRESSES DE L'UB
Lomé, 1997**



UNIVERSITE DU BENIN
LOME

FACULTE DES LETTRES
ET SCIENCES HUMAINES

COLLECTION "PATRIMOINES" n° 5.

**LOME,
CAPITALE DE LA COLONIE
ALLEMANDE DU TOGO.**

UNE IMAGE DE LA CIVILISATION

EN AFRIQUE DE L'OUEST.

-1898-

par
Heinrich Seidel

Traduction française de
Ehrlich Edem K. AFEMEKU

sous la direction de
Adjai Paulin OLOUKPONA-YINNON (UB)

Annotations de
Yves MARGUERAT (ORSTOM)

**PRESSES DE L'UB
Lomé, 1997**

“PATRIMOINES”

Cette collection “**Patrimoines**” - au pluriel, car elle est ouverte à toutes les disciplines - est destinée à mettre à la portée d’un large public (enseignants, étudiants, chercheurs, responsables administratifs, experts, mais aussi simples citoyens curieux de connaître leur pays) des résultats de recherche jusqu’ici peu accessibles.

Car beaucoup de travaux de qualité restent confinés à des notes non publiées, à des mémoires à très faibles tirages, à des articles de revues dispersées dans le monde et introuvables au Togo... Bien des travaux, récents ou anciens, disparaissent ainsi des mémoires, alors qu’ils seraient très précieux aux recherches en cours. Bref, on assiste à un véritable gaspillage des acquis.

C’est pour les sauvegarder qu’a été créée la collection “**Patrimoines**”, pour produire des textes de valeur sous une forme et avec un prix qui soient abordables pour tous.

Jean-Claude BARBIER Nicoué L. GAYIBOR Yves MARGUERAT

Rappel des numéros publiés

- n°1 Yves Marguerat : *Dynamique urbaine, jeunesse et histoire au Togo. Articles et documents (1984-1993)*, 1994, 250 pages.
- n°2 Yves Marguerat : *Population, migrations, urbanisation au Togo et en Afrique Noire. Articles et documents (1981-1993)*, 1994, 200 pages.
- n°3 *Les Togolais face à la colonisation*, colloque sous la direction de N. L. Gayibor, 1994, 250 pages.
- n°4 *Togoville.*
A. Dossé : *Histoire d’une théocratie : Togoville des origines à 1914*,
A. de Surgy : *Le roi-prêtre des Evhé. 1995*, 150 pages.

© PRESSES DE L’UB, Lomé 1997
BP. 1515 Lomé-Togo
ISBN 2-909886-33-6
© UB-Lomé

Titre original de l'ouvrage :

Lomé,
die Hauptstadt der Togokolonie.
Ein Kulturbild aus Westafrika

Berlin,
Verlag von Hermann Paetel
1898

*Cet ouvrage a été publié avec le concours financier de
l'Ambassade de la République Fédérale d'Allemagne au Togo
à l'occasion du "centenaire de Lomé-capitale du Togo"
(3-6 mars 1997).*

PREFACE

Au moment de la célébration, le 6 mars 1997, du centenaire de la promotion de Lomé au rang de capitale du Togo, il est opportun que de redécouvrir la toute première monographie consacrée à cette ville, publiée en 1898 sous le titre de Lomé, die Hauptstadt der Togokolonie, par le journaliste allemand Heinrich Seidel, qui présentait déjà Lomé comme une cité en plein essor.

Alors qu'elle n'était connue au départ que la "plage du village de Bè" (Bey-Beach), Lomé connaît à partir de 1880 sa première grande mutation, grâce aux négociants venus s'y installer pour contourner les taxes douanières anglaises, ce qui a fait dire à Richard Küas (premier administrateur allemand de la ville, de 1889 à 1894) ce bon mot : "Au commencement était la contrebande". Moins de deux décennies plus tard, une véritable cité était née, que l'administration coloniale allemande érigea le 6 mars 1897 au rang de capitale de la colonie du Togo, treize ans après la création de celle-ci. Depuis cette date, malgré les aléas de l'histoire, ce titre de capitale ne lui a jamais été retiré, ni même seulement contesté. Et pour cause : Lomé a toujours évolué avec son temps et au rythme de chaque phase du développement du pays.

Pour rédiger cette brochure, Heinrich Seidel a utilisé l'ensemble de la documentation écrite disponible à cette époque :

rapports officiels, mémorandums, statistiques, articles et autres publications. Le texte, d'une simplicité limpide, présente une description vivante de Lomé à la fin du siècle dernier. L'auteur, en fait assez mal connu⁽¹⁾, est un spécialiste de la promotion de la colonisation allemande. Il témoigne ici de son souci de faire connaître à ses compatriotes la ville de Lomé, tout juste devenue capitale. La jeune métropole avait alors une population déjà très cosmopolite estimée à 2 500 habitants, un schéma d'urbanisation cohérent, avec de grands projets d'infrastructures, une activité économique fébrile, déjà marquée par l'habileté des femmes (ancêtres des légendaires "nana benz" d'aujourd'hui) et aussi celle des voleurs à la tire (aujourd'hui connus sous le sobriquet local de "milégo"), contre lesquels on avait trouvé à cette époque, une solution énergique. Heinrich Seidel nous fait découvrir aussi l'apparition à Lomé des diverses communautés religieuses, très actives, la création méthodique d'un cadre de vie verdoyant dans le périmètre urbain, la conception des mesures d'hygiène et de salubrité publiques, l'approvisionnement de la ville en eau potable et en denrées alimentaires, la mode vestimentaire locale et étrangère. Bref, l'auteur nous présente l'évolution de cette cité vers le titre élogieux que lui décerneront plus tard les Allemands : "la Nice africaine".

Ecrite en pleine époque coloniale, cette monographie respire évidemment l'air de son temps et ne dissimule nullement son dessein de propagande ; elle comporte des insuffisances et des ignorances, colporte des clichés et des préjugés. Pour cela, elle mérite aujourd'hui une lecture critique, malgré la richesse de sa documentation et la clarté de sa présentation.

(1) On ne sait pas exactement à quel moment il a séjourné au togo, ni dans quelles conditions. Il a rédigé plusieurs petits articles sur les Ewé dans la revue coloniale *Globus* entre 1885 et 1905.

Aujourd'hui, cet ouvrage -fondamental pour l'histoire de la ville de Lomé- nous est rendu accessible grâce à la traduction française réalisée par M. Ehrlich Edem Aféméku dans le cadre de son mémoire de Maîtrise ès-Lettres (option allemand), soutenu à l'Université du Bénin à Lomé en juin 1994, et dont la version revue et corrigée est publiée ici avec le concours généreux de l'Ambassade de la République Fédérale d'Allemagne au Togo, qui trouvera ici l'expression de toute notre gratitude.

Le lecteur découvrira avec plaisir cet ouvrage qui fait un état des lieux complet de Lomé il y a cent ans. A travers cette image de la capitale du Togo, présentée par Heinrich Seidel comme "une illustration de la civilisation en Afrique de l'Ouest", le lecteur verra que la ville est devenue aujourd'hui centenaire sans avoir rien perdu de sa jeunesse d'antan. Etre une métropole sans être une "mégaopole", voilà le destin tracé pour Lomé il y a un siècle. On peut dire qu'elle a assumé fidèlement ce rôle jusqu'à nos jours. Au lecteur d'apprécier le présent en redécouvrant le passé !

Adjaï Paulin OLOUKPONA-YINNON
Maître-assistant à l'Université du Bénin.
(Département d'Allemand)

PREMIERE

PARTIE

Il y a 15 à 20 ans, tout navigateur qui longeait la Côte des Esclaves, de l'embouchure de la Volta jusqu'à la baie de Lagos, voyait toujours la même image monotone. Lorsque la brume matinale s'éclaircissait, il apparaissait au-delà de l'incessant déferlement bruyant de la barre - la *kalema*⁽¹⁾ - une plage plate au chatoiement vif et, derrière elle, une végétation touffue de laquelle pointaient çà et là les toits en jonc de quelques misérables cases nègres. On pouvait voir aussi par moments le mât à drapeau d'une factorerie européenne, ou la croix du clocher d'une chapelle, premiers signes du travail de civilisation réalisé par le Blanc sur cette plage déserte. Au loin, à l'horizon, s'élevaient de petites collines⁽²⁾ qui, grâce à leurs hauteurs variables, offraient au moins un peu de changement au regard fatigué du voyageur. De même, les cocotiers, introduits en Haute-Guinée⁽³⁾ depuis le début de notre siècle, déployaient déjà tout gaiement vers le ciel leurs couronnes de palmes. Mais, à cause de la forme rectangulaire de toutes les habitations, tous les villages nègres de la côte se ressemblaient à s'y méprendre. En outre, les instructions de navigation maritime fournies par les Anglais⁽⁴⁾ étaient le plus souvent si vagues et si imprécises qu'il était difficile d'en tirer des informations justes. C'est pourquoi il n'était pas du tout rare qu'un navire perde de précieuses

(1) Terme alors utilisé par les Allemands, mais d'origine portugaise.

(2) Il s'agit du rebord du plateau de terre de barre (à peine une dizaine de mètres d'altitudes à Tokoin).

(3) Afrique occidentale, distinguée de la Basse-Guinée : les côtes de l'Afrique centrale. Le cocotier, parfaitement adapté au milieu assez stérile du cordon littoral, est arrivé des îles du Pacifique au début du XIX^e siècle.

(4) Selon des relevés (très sommaires une fois franchi le littoral) des années 1850.

heures, voire de précieux jours, à chercher vainement sa destination sur ce littoral inhospitalier.

Déjà, lors de la visite du Dr Nachtigal sur la Côte des Esclaves, les 5 et 6 juillet 1884, le spectacle qu'il vit aux portes de la colonie du Togo était à peine meilleur : du sable, partout du sable, rien que du sable, aussi loin que portait le regard... Seul le nombre des factoreries avait augmenté par rapport au passé, et au-dessus de la plupart d'entre elles flottait fièrement le drapeau noir-blanc-rouge⁽¹⁾, saluant le bateau de guerre allemand en rade.

L'intérieur du pays était cependant si peu connu que même les contours du Lac Togo ne figuraient pas correctement sur les cartes. D'après des sources anglaises, la prétendue lagune "Avon"⁽²⁾ se situait juste derrière la côte et s'étendait sur des kilomètres, aussi bien en longueur qu'en largeur. Selon d'autres récits de voyage, le royaume du Dahomey et celui d'Assante [*Ashanti*] se touchaient même derrière la bande de terre allemande sur la côte. Ainsi donc tout restait à faire pour l'exploration et notre délimitation politique de notre nouvelle possession.

En effet, lors des négociations avec la Grande-Bretagne⁽³⁾, il nous a fallu renoncer à la possession de l'embouchure de la Volta et de la lagune de Kitta [*Keta*] avec ses environs. Seul le gros village de

(1) Couleurs impériales allemandes (en bandes horizontales).

(2) Nom donné (avec une grande erreur d'appréciation de sa surface) par les Anglais au lac Togo. Celui-ci fut véritablement exploré, correctement situé et définitivement dénommé par le journaliste-explorateur allemand H. Zöllner en 1884. Cf. Le Togo selon Hugo Zöllner, "Les Chroniques anciennes du Togo", n° 1, 1990, pp. 39, 75 et suiv. C'est Heinrich Klose qui l'a mesuré et cartographié dix ans plus tard. Cf. *Le togo sous le drapeau allemand*, "Les chroniques anciennes du Togo" n° 3, 1992, pp. 108-123.

(3) D'abord en 1885, puis lors des accords dits de "Zanzibar", signés en juillet 1890, par lesquels l'Angleterre et l'Allemagne ont réglé les problèmes des frontières de leurs colonies africaines. D'autres négociations échouèrent en 1899, l'Allemagne refusant de céder les îles Samoa occidentales en échange du "Triangle de la Volta" (avec Keta), ce qui aurait donné au Togo allemand tout le littoral éwé jusqu'à l'estuaire de la Volta.

Bey-Beach ou Lomé nous resta acquis, lequel comptait déjà à l'époque sept factoreries⁽¹⁾ qui drainaient un commerce non négligeable vers l'intérieur. Le nom de Bey-Beach est anglais, et signifie tout simplement la plage de Bè, parce que les comptoirs étaient installés sur la plage appartenant au village de féticheurs nommé Bè. La dénomination "Lomé" vient de la langue locale des Nègres, et elle s'est logiquement ancrée dans les usages chez nous, dans les livres et sur les cartes, ainsi que dans l'administration coloniale.

Au début, la nouvelle localité était composée seulement de quelques huttes et de quelques hangars sommaires faits de planches. Mais les commerçants prirent bientôt l'habitude d'envoyer leurs marchandises dans les nouvelles factoreries de cette localité, car, en y achetant les marchandises d'origine européenne, ils n'avaient pas à payer les lourdes taxes d'importation imposées par la colonie anglaise de Gold Coast ; ils pouvaient par conséquent y acquérir bien moins cher les articles désirés⁽²⁾. Le gouvernement allemand reconnut très tôt cette situation favorable et introduisit alors des taux tarifaires si bas que Lomé conserva la préférence par rapport aux places commerciales britanniques de la côte. Il en résulta que les caravanes de commerçants abandonnaient leur itinéraire habituel (qui longeait la Volta), et bifurquaient à la hauteur de Kpando pour se diriger sur Lomé en passant par la chaîne de montagnes⁽³⁾. En Gold Coast, ce changement brusque n'était pas du tout perçu d'un bon oeil. Il fut tout d'abord interdit à tous les habitants de la zone anglaise d'acheter des marchandises allemandes. Comme cela ne résolvait toujours pas le problème, on envoya alors une troupe de soldats haoussa et des courtiers dans l'arrière-pays de la lagune de Kitta pour punir avec une

(1) En 1884, selon Zöllner.

(2) Sur tout ceci, voir Y. Marguerat : *La naissance du Togo selon les documents de l'époque*, "Les Chroniques anciennes du Togo" n° 4, 1993.

(3) Soit par Ho, soit par Kpalimé, les deux routes convergeant à Assahoun. Kpando, aujourd'hui au Ghana, est à environ 35 km à l'ouest de Kpalimé, non loin de la vallée de la Volta.

sévérité impitoyable les "contrebandiers" - c'est ainsi qu'on appelait nos clients. Il y eut à plusieurs reprises des affrontements sanglants, entraînant la mort de plus d'un soldat haoussa. L'ancien sous-officier haoussa Osman Kato, qui percevait annuellement plus de 1000 marks pour ce travail, arrêta déjà à Kpando les caravanes en direction de Lomé. Comme le gouvernement allemand n'était pas en mesure d'agir contre cette pratique scandaleuse, les Anglais parvinrent effectivement, en 1890, à paralyser sérieusement le trafic vers Lomé.

L'accord douanier germano-français du 1er mai 1890, en vertu duquel tous les tarifs douaniers au Togo avaient dû être relevés⁽¹⁾ fut, lui aussi, préjudiciable à la jeune ville de Lomé. Aussitôt le gouverneur de la Gold Coast proclama-t-il la Volta frontière douanière, et ne fit plus entrer en vigueur quelques modiques taxes dans la zone anglaise située sur la rive gauche de ce fleuve. Evidemment, les commerçants n'éprouvèrent alors plus le besoin de se rendre à Lomé. Cette situation fâcheuse a duré presque deux ans, jusqu'à la signature, le 1er avril 1892, d'un accord entre l'Allemagne et l'Angleterre qui préparait une réglementation identique des pratiques douanières au Togo et en Gold Coast. Ce n'est que le 24 février 1894 qu'un traité définitif fut conclu et introduit dans les deux zones le 1^{er} juin de la même année ; il est resté en vigueur depuis lors⁽²⁾.

Aux termes de cet accord, le Togo et les possessions britanniques situées à l'est de la Volta ne forment plus qu'une zone douanière unique, sans frontière intermédiaire. Ici comme là-bas, les mêmes tarifs sont appliqués et les marchandises qui ont déjà été taxées dans l'une des colonies peuvent être importées dans l'autre sans

(1) Pour être alignés sur ceux du territoire français de Grand-Popo et Agoué.

(2) Il sera dénoncé à compter du 1er mai 1904, Lomé et Kévé redevenant les principaux points de contrôle des douanes terrestres. Ces accords suscitaient en fait davantage les critiques des commerçants de chaque colonies, qui poussaient à la fermeture de plus en plus étroites des frontières, que des administrateurs, auxquels cette concurrence compliquait la tâche.

nouvelles taxes. Tous les alcools sont soumis à une taxe de 22 pf [*pfennig*] le litre ; le tabac et la poudre sont taxés à 50 pf le kg et les armes à feu à 2 mk [*mark*] l'unité. Tous les autres produits importés sont taxés à 4 % de leur valeur, s'ils n'ont pas été explicitement dispensés de taxe douanière par des dispositions particulières, comme, par exemple, les produits destinés aux missions. Les puissances signataires de cet accord se sont expressément engagées à éviter d'influencer arbitrairement les indigènes à propos des lieux où ceux-ci achètent ou vendent leurs produits, et à ne pas tolérer qu'une tierce personne, commerçant ou autre, exerce une telle influence sur ces mêmes indigènes.

Jusqu'à présent, on s'en est tenu à ces arrangements, et c'est à eux, ainsi qu'à la délimitation germano-anglaise des frontières, réalisée antérieurement, que Lomé doit une partie non négligeable de son essor récent. Cependant, le plus grand avantage de Lomé sur les autres localités de la côte réside dans sa situation géographique. Car Lomé dispose d'un atout qui manque à Kitta et à Petit-Popo [*Aneho*], ainsi qu'aux localités côtières françaises : une voie terrestre praticable en toute saison, assurant la liaison avec l'arrière-pays⁽¹⁾ qui est la région productrice. On n'y trouve absolument pas de lagunes gênantes, avec leurs rives marécageuses, souvent impraticables, et qui dégagent des odeurs malsaines. C'est seulement juste au nord des villages de Bè que, tel un fond de vallée plat, s'étend sur environ 100 mètres de largeur, un ancien lit de lagune : il s'agit du prolongement oriental de la lagune de Kitta. Sur le sous-sol marécageux s'est formée depuis longtemps une épaisse dune de sable, couverte d'herbes vertes sans arbres ni arbustes : un véritable paysage de savane, qui n'est inondée que pendant la grande saison des pluies, où l'eau monte alors jusqu'à la cheville. Pendant les mois de sécheresse, les Nègres aiment emprunter le lit desséché de la lagune en guise de sentier, pour éviter le sable mouvant

(1) Route Lomé-Kpalimé, construite dès les années 1892-96 (voir la description qu'en donne H. Klose, op. cit., "Chroniques anciennes" n° 3, pp. 141-204.

et instable de la plage ou les buissons épineux du rivage. La route aménagée qui mène de Lomé vers le nord-ouest a franchi cette dépression de terrains sans difficulté particulière. Immédiatement après la dépression, il n'y a plus de sable, et l'on monte environ 15 à 20 m pour atteindre une zone de latérite parsemée de monticules et dont la bordure méridionale était autrefois l'ancien rivage de la mer⁽¹⁾. Ce n'est que progressivement que le déferlement incessant de la barre a amoncelé une ceinture alluvionnaire qui s'étend aujourd'hui sur une largeur d'environ 3/4 d'heure de marche, évolution dont témoignent suffisamment les nombreux fossiles d'animaux marins, les coquillages et les coquilles d'escargot que l'on trouve partout. L'argile latéritique rouge de la colline se prête bien à la fabrication de briques cuites et est déjà utilisée à cette fin à Amoutivé⁽²⁾. Et comme le désir de construire à Lomé ne cesse d'augmenter d'année en année, l'écoulement rapide des briques cuites est toujours garanti.

Malheureusement, Lomé et ses environs manquent totalement de ruisseaux et de fleuves. L'eau des puits est souvent un peu salée, si bien que les Européens doivent se tourner vers l'eau de pluie recueillie à l'aide de gouttières. Dans les villages de Bè, on trouve de l'eau douce, que les habitants viennent vendre à Lomé dans des récipients en terre cuite qu'ils portent sur la tête ; mais, à leur arrivée, l'eau paraît déjà bien trouble et un peu rebutante. Naturellement, on trouve encore moins d'eau pour arroser les jardins et les plantations. Toutefois, la forte rosée et la brise fraîche et humide venant de la mer offrent dans une certaine mesure une compensation. C'est pourquoi on ne peut guère se plaindre d'une mauvaise croissance des plantes à Lomé, si la saison [*des pluies*] se passe normalement. La végétation se développe

(1) Cela fait quelques dizaines de milliers d'années que la mer ne baigne plus le pied du plateau de Tokoin.

(2) C'est Octaviano Olympio qui avait installé cette première briqueterie, sous l'actuel CHU de Tokoin, zone revendiquée par le village d'Amoutivé.

partout où l'on plante quelque chose, même sur le plus maigre sol sablonneux, bien que la pluviométrie annuelle, qui est d'à peine 700 mm⁽¹⁾, soit beaucoup trop faible pour le climat nettement tropical de la ville. En outre cette pluviométrie se concentre sur 55 à 60 jours, dont presque les deux tiers se répartissent sur la grande saison des pluies, en avril, mai et juin, et un tiers sur la petite saison des pluies, en septembre et octobre. A l'exception de mars et novembre, les autres mois ne connaissent pratiquement pas de pluie. En hiver, souffle au Togo l'harmattan, un vent plein de poussière, avec une force variable. Parce qu'il est très sec, ce vent en provenance du désert a bien souvent des effets nocifs sur la croissance des plantes. Si, d'aventure, il n'y a pas du tout de pluie pendant la petite mais importante seconde saison pluvieuse (comme cela a été le cas par exemple en 1896), alors la sécheresse dure 7 à 8 mois. Il s'ensuit naturellement une baisse considérable de l'exportation des principaux produits du pays : huile de palme et noix palmistes. Ceci entraîne également un recul des importations et, par conséquent, une baisse des recettes douanières. C'est par ce phénomène que le récent rapport de la Chambre de commerce de Petit-Popo et Porto-Seguro [*Agbodrafo*] explique le faible chiffre d'affaires pour la seconde moitié de l'exercice commercial 1896/97.

De par sa situation géographique privilégiée, Lomé paraît prédestiné à être non seulement la première place commerciale, mais aussi la capitale administrative de toute la colonie du Togo. Actuellement, elle a complètement supplanté Baguida et Porto-Seguro, localités côtières autrefois célèbres et animées, dont elle a absorbé le commerce. De toute évidence, elle rivalise déjà avec Petit-Popo, dont l'extension est sérieusement compromise par sa situation de ville coincée sur une mince bande de terre comprise entre la mer et la

(1) Conséquence de l'anomalie climatique du Sud-Togo ; des mesures sur une période plus longue ont donné un total de plus de 800 mm. Le reste est exact.

lagune. Lomé, par contre, dispose d'espace libre de tous les côtés pour poursuivre son extension⁽¹⁾.

Avec sa judicieuse vision du futur, le chef de district Küas⁽²⁾ a perçu très tôt l'avenir de Lomé et, par l'excellente ébauche d'un plan d'urbanisation, il a tracé en quelque sorte le destin de la ville⁽³⁾. De larges rues droites qui, pour la plupart, se croisent perpendiculairement, sillonnent le paysage de la ville et contribuent autant à la promotion de la propreté et de la santé qu'à la protection contre le risque d'incendie qui constitue toujours un très grand danger, à cause de la violence des orages tropicaux et à cause des habitations nègres, qui sont, par nature, facilement inflammables.

Pour honorer la mémoire de l'illustre chef de district, une rue, jusque-là demeurée sans nom, fut dénommée rue Küas en 1895⁽⁴⁾. Par la même occasion, deux autres rues ont été également baptisées, l'une prit le nom de notre ancien chancelier impérial Bismarck⁽⁵⁾ et l'autre celui du chef du Territoire Puttkamer⁽⁶⁾. Aux dix-neuf rues que

(1) C'est surtout la construction du wharf (en 1904), puis du réseau ferroviaire qui donnera à Lomé une prépondérance définitive.

(2) Richard Küas (1861-1943) : administrateur du district côtier Lomé-Baguida de 1889 à 1894. Cf. à ce sujet ses Mémoires intitulés *Togo-Erinnerungen*. Berlin, Vorhut-Verlag, 1939, dont la traduction française paraîtra dans la collection "Les Chroniques anciennes du Togo", n° 7.

(3) En fait, les archives montrent qu'il n'a pu agir que sous la tutelle directe des autorités de Zébé, en particulier du commissaire impérial Zimmerer en 1889.

(4) Actuelle rue du Lieutenant-Thomson, immédiatement au nord de la rue du Grand-marché.

(5) Otto von Bismark (1815-1898) : chancelier impérial de 1871 à 1890 ; après beaucoup d'hésitations et de réticences, il engagea le Reich dans les rivalités coloniales des nations européennes en 1884, principalement en Afrique.

(6) Jesko von Puttkamer (1855-1917) : au Togo de 1887 à 1888 comme commissaire impérial intérimaire, de 1889 à 1894 comme chef du Territoire ("*Landeshauptmann*"). C'était un neveu de Bismark.

Bismarkstrasse : rue de la Gare. *Puttkamerstrasse* : rue du Lt-colonel Maroix : (de nos jours rue des Kokéti). Ce que Seidel appelle rue de la Mer sera la *Regierungsstrasse* ("rue de l'Administration") rue Galliéni (entre la SGGG et Goyi Score). *Misahöhestrasse* : partie nord de la rue de la Gare.

comptait ainsi la localité s'est ajoutée l'année dernière une vingtième ; il s'agit de la rue de la Mer, qui est perpendiculaire à la plage, où elle commence à l'ouest en direction de l'intérieur sur une distance de 1000 mètres environ, pour aller rejoindre la rue de Misahöhe, qui se dirige obliquement vers le nord-nord-ouest. La rue de la Mer sépare en même temps la ville de la réserve administrative non encore bâtie, située à l'ouest. La rue de la Mission, qui part de l'église catholique⁽¹⁾ et mène directement vers le nord, croise le chemin qui mène à Grand-Bè⁽²⁾ et finalement débouche, très près de la "forêt"⁽³⁾, dans la rue d'Amoutivé qui se dirige vers le nord-nord-est.

Celui qui entre à Lomé par la mer arrive d'abord dans la rue de la Plage⁽⁴⁾, devant laquelle toute la flotille de la ville, pour autant qu'elle n'est pas en mer, se trouve à l'abri du soleil sous une rangée d'apatams. Tout à fait à l'est, se dressent les bâtiments de la Mission catholique de Steyl ; au premier plan, on voit le bâtiment principal, à deux niveaux, de 24 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur, dont les murs extérieurs sont peints en blanc et entourés d'une véranda. Le toit, également blanc, est surélevé d'un clocher pointu haut de 10 m et muni d'un paratonnerre, en vue d'assurer sa protection contre les orages. Le rez-de-chaussée sert de chapelle et de première salle de classe ; il abrite aussi une citerne où est stockée l'eau de pluie. L'étage est habité par les missionnaires. La chapelle est dédiée à "Notre-Dame des Sept-Douleurs" et décorée avec des images appropriées. L'espace étant devenu insuffisant, il fut dernièrement agrandi par un avant-corps, si bien que la petite église peut maintenant contenir 300 personnes (debout, car il n'y a pas de bancs pour s'asseoir). L'école primaire et élémentaire, prévue pour 80 à 100 garçons, est dans un bâtiment annexe où l'on trouve également le magasin de réserves

(1) La toute première mission (à l'emplacement du futur supermarché "Hollando").

(2) Rue Notre-Dame des Apôtres.

(3) Il s'agit de la forêt sacrée de Bè, sanctuaire de la divinité nyigblin.

(4) Actuelle marina (Bd de la République). Parler de "rue" est un euphémisme: il ne s'agit que du haut de la plage.

alimentaires, la cuisine et la buanderie, la douche et la menuiserie. Au début de l'année 1897, un couvent de soeurs a été ouvert à Lomé. Il compte cinq religieuses chargées de l'instruction des jeunes filles nègres^(*).

A 300 m environ à l'ouest de la mission catholique se trouve le bâtiment de l'administration allemande⁽²⁾: une grande maison à deux niveaux, dont l'étage est muni d'une large véranda. Le pignon de la façade donne sur la mer. Le rez-de-chaussée est peint en gris-sombre. Le toit est blanc et porte au milieu le haut mât à drapeau. En outre, Lomé possède un nouveau logement pour les fonctionnaires et plusieurs maisons privées remarquables, récemment construites, où l'on peut vivre et travailler agréablement, même sous le chaud soleil d'Afrique, comme c'est le cas pour le joli bâtiment des douanes et des postes⁽³⁾.

Tout autour du siège du gouvernement se sont groupées à droite et à gauche les factoreries européennes : douze au total, parmi lesquelles sept allemandes, trois anglaises et deux françaises⁽⁴⁾. Par suite de la prospérité du commerce, la plupart ont récemment agrandi de façon significative leurs entrepôts, et multiplié leurs boutiques de vente dans la ville. Autour des factoreries s'étendent des jardins

(*) *Je tiens ces informations d'un rapport très détaillé que Monsieur le Supérieur de la Mission de Steyl a rédigé spécialement pour moi, sur ma demande. Que Monsieur le Supérieur général A. Janssen [le Bienheureux Arnold Janssen est le fondateur des missions de la Société du Verbe Divin, installé en 1875 à Steyl, en territoire hollandais. Note du traducteur] trouve ici l'expression de ma plus profonde gratitude. Le bâtiment ici décrit sera abandonné en 1907, quand les religieuses iront occuper l'école des Soeurs dite "de la plage", un peu plus au nord dans la rue de la Mission.*

(2) A l'emplacement de la gare routière située entre la cathédrale et la plage.

(3) Mitoyen du bâtiment administratif décrit ci-dessus. La poste sera transférée rue du Commerce en 1900, la douane au bout du wharf en 1904. Le bâtiment (en bois) disparaîtra par la suite assez vite.

(4) De ces cinq firmes, seule persistera l'anglaise Swanzy, ancêtre de notre UAC.

d'agrément, ainsi que des potagers, à l'ombre de hauts palmiers qui se balancent au vent, ou d'arbres aux feuillages touffus.

Parallèlement à la rue de la plage s'étirent la rue de Hambourg⁽¹⁾, la rue de Brême⁽²⁾ et la rue du Marché⁽³⁾ qui, comme les autres rues, sont recouvertes de latérite rouge et ont une chaussée centrale solide, praticable en toute saison. A l'intersection de la rue d'Amoutivé, de la rue de Bè et de la rue du Marché se trouve la grande place du marché⁽⁴⁾, en partie déjà pavée, et qui, tout comme les rues, est abondamment plantée de palmiers et de figuiers. Elle sera dans quelques années, selon toute prévision, un joyau pour la capitale de notre Togo.

Dans la rue du Marché, qui connaît d'intenses activités, les commerçants indigènes et haoussa se sont établis et ont ouvert leurs échoppes. Devant les boutiques étaient aménagés pour les acheteurs de simples auvents, qui se sont écroulés pour la plupart il y a deux ans, pendant la grande saison des pluies, qui avait été exceptionnellement pluvieuse. Pour remédier à cette situation, les simples auvents et les toits en herbes (qui ne sont pas pour autant moins chers) sont remplacés maintenant par des auvents plus solides, en tôles ondulées : une innovation qui a été accueillie avec une joie sincère par le public du marché.

Au centre de la place du marché, on a planté un poteau auquel les voleurs surpris en flagrant délit sont attachés et fouettés selon la loi du pays⁽⁵⁾. En tout cas, pour les nombreuses personnes venant de l'extérieur, une telle procédure est une "leçon de chose" bien utile pour

(1) Rue du Commerce.

(2) Rue du Maréchal-Foch.

(3) Rue du Grand-marché.

(4) Partie ouest du grand-marché actuel.

(5) S'agit-il d'une véritable coutume africaine ou de la bastonnade instituée comme sanction pénale par l'administration allemande ?

étouffer très vite en eux d'éventuels désirs malhonnêtes. Malheureusement, ces désirs sont considérablement développés chez nos Noirs, ce qui nécessite davantage de mesures de surveillance. Chaque factorerie dispose d'un ou de plusieurs gardiens qui, pendant la nuit, font la ronde autour de la maison et de la cour, en sifflant de temps en temps pour chasser les voleurs qui s'en approchent furtivement. Lors d'un incendie qui a frappé Lomé en été 1892, les propriétaires de factoreries sont naturellement venus eux aussi pour porter secours. En leur absence, des voleurs -qui n'étaient autres que ceux dont les maisons étaient en feu- vinrent piller les factoreries. C'est pourquoi Lomé ne peut pas se passer d'une prison⁽¹⁾ où sont incarcérés les malfaiteurs, selon la gravité de leur délit.

Il y a deux ans, on pouvait déjà remarquer que, malgré son grand espace, l'ancien marché contenait avec peine l'affluence, qui croît chaque jour. Pour cette raison, la ville est profondément reconnaissante au chef Adjallé d'Amoutivé⁽²⁾ qui, lors d'une visite à Lomé du représentant du chef du Territoire, fit don au gouvernement impérial d'un terrain d'une superficie de 180 acres⁽³⁾ situé pas très loin. Puisque ce terrain se trouve au nord de la ville, dans la fourchette délimitée par la rue de Misahöhe et la rue d'Amoutivé, une partie sera affectée à l'aménagement d'un nouveau marché.

Par ailleurs, on fait aussi tout ce qui est possible pour améliorer, selon les moyens, les conditions de vie et, avant tout, les conditions d'hygiène dans la ville. Depuis le 7 mars 1894, est entré en vigueur un décret relatif à la réglementation de la construction, qui vise

(1) Construite en 1892 à l'angle de l'avenue de la Présidence et de l'avenue du Général de Gaulle, derrière l'hôtel Le Bénin.

(2) A l'époque Adjallé-Dadji (1892-1901).

(3) 70 hectares : tout l'espace entre la SGGG et le cinéma Rex, la rue du Chemin-de-fer et la grande poste. Le nouveau marché annoncé était prévu à l'emplacement du futur jardin Fréau.

à combattre efficacement non seulement les risques d'incendie, mais aussi la propagation des maladies contagieuses. L'absence d'une pompe à incendie se fait encore durement ressentir. Lors d'un incendie dans la nuit du 15 au 16 décembre 1894, on a dû, faute d'eau, utiliser du sable, qui parvint à étouffer facilement les flammes dans les cases basses des Noirs.

De plus, de sévères dispositions sont en vigueur au sujet de la manière et du lieu des enterrements. La vieille mauvaise habitude des Noirs, qui consistait à inhumer leurs morts dans la maison du défunt, donc au milieu de la cour et du village, n'est plus autorisée. Pour cela un grand cimetière a été aménagé sur un terrain vague à l'est⁽¹⁾, relié à la ville par un bon sentier.

Il était tout au moins aussi important de réglementer les latrines publiques qui, certes, existent déjà au Togo ; mais, dans leurs formes initiales, elles font plus de mal que de bien. Il existe dorénavant aussi un contrôle de police strict pour le maintien de l'ordre et de la propreté dans les rues et sur les places, qui sont facilement salies, notamment les jours de marché. Le 6 mai 1894, Lomé s'est vu doter d'une nouvelle disposition relative au stockage des réserves de poudre et autres explosifs. Suite à cette disposition, un magasin de stockage des poudres a été construit à un kilomètre de la mission catholique, soit à environ 12 minutes du marché, en direction de Baguida⁽²⁾.

Près de la rue de la Mer, la congrégation de la Mission d'Allemagne du Nord⁽³⁾ s'est installée, depuis le début de l'année 1895,

(1) Il s'agit du cimetière de Béniglato (ou "cimetière de la plage"), créé par Kūas.

(2) Vers le carrefour Bd circulaire/Bd de la République. Une école publique y rappelle le toponyme de "Poudrière".

(3) Mère de l'actuelle Eglise évangélique presbytérienne du Togo, qui a fêté le centenaire de son implantation à Lomé en avril 1995.

sur un terrain compris entre la rue du Marché et la rue de Brême⁽¹⁾. Un de ses enseignants indigènes, nommé Andreas Aku⁽²⁾, dirigeait l'école et l'oeuvre d'évangélisation. Il utilisait, pour ces pénibles activités, une petite maison construite par lui-même, et qui, au départ, était aménagée de façon très primitive: les murs étaient à moitié en tôles ondulées, à moitié en végétaux tressés, le toit étant en tôles ondulées. Les deux entrées devaient rester provisoirement sans porte, le sol était en terre battue. Il manquait même des bancs et des tables pour les écoliers. Il y avait seulement un clocheton destiné à recevoir la cloche du temple. Mais c'est avec amour, zèle et sobriété, que Aku est parvenu à surmonter cette première époque pleine d'embûches, pour fonder une première petite communauté et rassembler des élèves autour de lui. Au vu de ces débuts prospères, la congrégation de la Mission d'Allemagne du Nord a bientôt acquis un deuxième terrain et entrepris la construction d'une grande station⁽³⁾ dont le coût a été évalué à 20 000 marks ; entre-temps celle-ci a été achevée et solennellement inaugurée le 28 février de l'année passée. Outre l'école et l'église, on a également construit une maison pour les Européens et un appartement pour le maître indigène, avec les installations secondaires nécessaires, si bien que deux familles missionnaires allemandes et l'auxiliaire Aku s'y sont installés confortablement.

La population de Lomé se compose d'éléments très diversifiés. A côté des fonctionnaires, officiers et missionnaires blancs -au total 20 à ce jour-, on voit circuler des Haoussa musulmans très affairés,

(1) Actuel bloc synodal.

(2) Andreas Aku (1863-1931) : l'un des trois premiers Togolais formés en Allemagne (de 1884 à 1887), catéchiste, instituteur, puis pasteur (en 1906), premier dirigeant noir de l'Eglise évangélique du Togo, de 1921 à 1931. Membre du Conseil des notables de Lomé de 1922 à sa mort.

(3) Bâtiment remplacé par l'actuel bloc synodal. La vieille école, aujourd'hui tombée en ruines, serait le bâtiment le plus ancien de la ville (1897 ou 98). Le temple, de l'autre côté de la rue, ne sera construit qu'en 1906-07. Jusque là, c'est le rez-de-chaussée de la station qui servait de lieu de culte.

toujours préoccupés par le commerce et le travail. Aux Noirs originaires de la localité et vivant autrefois dans l'ancien village de Lomé (depuis longtemps disparu) et dans les villages de Bè, s'ajoutent ceux d'Anglo [*Anlo*] et Avénou⁽¹⁾ de la zone anglaise, et aussi des Nègres de Popo et de Genyi⁽²⁾, et même de Lagos, d'Accra et de Sierra Leone. En outre, des étrangers arrivent presque tous les jours, surtout les jours de marché. Car les commerçants de Gavhe⁽³⁾ et Gamé, les caravaniers venant d'Akposso, d'Adélé, de Gbéle⁽⁴⁾, de Kebu⁽⁵⁾ et de Kratchi⁽⁶⁾ et qui, auparavant préféraient se rendre dans la colonie britannique à cause des mauvaises routes marécageuses, descendent maintenant en grand nombre dans notre métropole allemande en empruntant la route aménagée, maintenant praticable et sûre, pour y vendre ou acheter des marchandises. Les habitants du voisinage apportent leurs excédents de produits vivriers au marché de Lomé, où ils obtiennent de bons prix, surtout pour le maïs et le manioc. Des poissons séchés et fumés sont importés de Kitta, puisque, dans la zone allemande, la pêche en haute mer est très peu pratiquée⁽⁷⁾. Mais, pour des raisons que l'on devine facilement, les Blancs ont coutume d'appeler "poissons qui puent" ces gibiers à nageoires ainsi apprêtés⁽⁸⁾. Du reste, c'est aussi Kitta qui approvisionne Lomé en sel⁽⁹⁾. Toutefois, outre ce sel en gros cristaux impurs, on importe déjà du sel européen par bateau depuis des années.

(1) Probablement Denu (région peuplée de Somé et non d'Anlo, mais la nuance est mince).

(2) Royaume de Glidji.

(3) Gavhe = Gapé (préfecture du Zio, comme Gamé).

(4) Gbéle = Kpélé (préfecture du Kloto).

(5) Kebu = Akébou (préfecture de la Wawa).

(6) Kete-Krachi, sur la Volta (aujourd'hui au Ghana).

(7) Les communautés de pêcheurs de Lomé sont d'origine anlo et originaires de la zone anglaise. Elle ne se sont installées sur le littoral togolais que progressivement, au cours des années 1880.

(8) Poissons faisandés, séchés ou fumés ("doévi").

(9) Préparé sur place - jusqu'à nos jours - avec des méthodes artisanales.

A Lomé, ce qui coûte encore cher, c'est la viande fraîche car, dans toute la zone côtière, le cheptel -essentiellement constitué de boeufs- reste encore dans des proportions trop modestes pour pouvoir satisfaire la demande, qui s'est accrue. Plus loin à l'intérieur, les conditions sont plus favorables ; mais, à cause des marches pénibles à travers la région montagneuse et inhospitalière d'Agomé⁽¹⁾, les transports ne parviennent pas encore jusqu'à la côte. De surcroît, le commerce de bétail à Lomé étant -selon une note des "memorandums" relatifs à l'année dernière- apparemment soumis à d'imprévisibles fluctuations, les commerçants grossistes préfèrent emporter leurs stocks à Accra, en zone anglaise, où les prix sont toujours en "hausse considérable", à cause de la demande, qui y est très forte.

Puisque, entre-temps, la route Lomé-Misahöhe est presque terminée et que maintenant un chemin praticable passe par le redoutable col de Kame⁽²⁾, on peut donc compter avec certitude sur un afflux massif de bêtes de boucherie sur notre côte. L'amélioration de l'élevage de chèvres, de moutons et de porcs sera par ailleurs une tâche rentable. La volaille se vend très bien partout. Les poules surtout se multiplient incroyablement bien, quoiqu'elles soient réduites à une variété médiocre, particulièrement petite, conséquence d'un long croisement d'espèces apparentées. Les indigènes élèvent également des dindons et des pintades (même si c'est en nombre infime), ainsi que deux espèces de canards.

Selon les dernières estimations à peu près crédibles, la population résidant à Lomé pourrait bien atteindre 4 000 âmes⁽³⁾. Un

(1) Région de Kpalimé.

(2) Dit "col von-François", entre Kpalimé et Kpandu (voir sa description par H. Klose : op. cit., Les Chroniques anciennes du Togo, n° 3, pp. 205-215). La station administrative de Misahöhe se trouve dans la montée au col, au-dessus de Kpalimé et du village de Yo.

(3) Le dénombrement de 1900 ne trouvera que 3050 indigènes et 43 Blancs. Les 4 000 ne seront atteints que vers 1903-04.

recensement selon notre conception européenne restera évidemment encore longtemps un vœu pieux, car sa réalisation se heurterait à de très énormes difficultés à cause des fréquents mouvements migratoires. A cause du nombre relativement limité des factoreries, il est manifestement impossible, pour tous les vendeurs et acheteurs venus d'ailleurs, d'être satisfaits le jour même de leur arrivée. Cela s'avère déjà impossible d'une part à cause du comportement compliqué du Noir en affaires, d'autre part à cause du contrôle absolument indispensable de tous ces produits, aussi bien pour la quantité que pour la qualité. Les gérants de factoreries ont l'habitude de purifier toute l'huile de palme en la réchauffant dans de grands récipients en fonte, et de ne payer le prix convenu par *gallon*⁽¹⁾ qu'après avoir débarrassé le produit des déchets et de l'eau qu'il contenait. De même, pour les noix palmistes qui sont écoulées à la mesure ou au poids, et encore plus lorsqu'il s'agit des grosses boules de gomme, ou plus exactement, des balles de caoutchouc⁽²⁾, il faut beaucoup de vigilance, car le Noir a toujours tendance à falsifier et à tricher. Il faut dire qu'à Lomé, on n'y met pas encore autant de rigueur qu'à Porto Seguro et à Petit-Popo où, d'après une décision des Chambres de Commerce locales en vigueur à partir du 1^{er} mars 1896, les noix de palme qui sont mises en vente sur les marchés ne doivent contenir au maximum que 5 % d'écorces ou de déchets.

Il subsiste encore quelques difficultés au sujet du paiement, car l'un réclame des pièces de monnaie, l'autre des cauris et le troisième des marchandises... Certains veulent absolument avoir un peu de tout et trouvent à redire autant que possible lorsqu'on les paie uniquement en monnaie allemande plutôt qu'en monnaie anglaise. Mais récemment tout ceci a connu une amélioration. Le mark et le pfennig sont devenus des monnaies connues, sur lesquelles s'aligne le cours du cauri, à cause

(1) Environ 4,5 litres.

(2) Caoutchouc sauvage, obtenu par la collecte d'un certain nombre de plantes (en particulier les lianes *Landolphia*) dans les forêts de l'Ouest togolais.

de leur valeur fixe. Ainsi, sur la côte et plus précisément à Lomé, 1 mark vaut-il 4 000 cauris, contre 2 000 cauris seulement à Kete-kratchi, puisque le prix du coquillage monte du simple au double, à mesure qu'on s'éloigne de la côte vers l'intérieur. La pièce de 50 pfennigs et celle de 5 pfennigs sont aussi bien acceptées : la première parce qu'elle ressemble au *six-pence* anglais et la deuxième parce qu'elle est pratique comme petite monnaie.

En règle générale, le vendeur noir se fait payer la moitié de ses recettes en marchandises et le reste en schnaps, notamment le plus souvent en schnaps d'une marque douteuse, d'origine hambourgeoise. Ce serait un bonheur pour la colonie -et beaucoup plus pour les Noirs- si l'on continuait de réduire ce commerce, qui est nuisible, quoique lucratif. Différentes firmes, par exemple J.K. Vietor et Fr.-M. Vietorfils de Brême, Chevalier & Co de Stuttgart, Chr. Rottman⁽¹⁾ & R. Müller de Hambourg, s'abstiennent par principe de tout commerce de spiritueux, et ils parviennent cependant à travailler en réalisant des profits. On ne peut espérer aucun succès solide et durable si les transactions commerciales reposent essentiellement (jusqu'à 30 %) sur le commerce des alcools. Car l'alcool ruine le bien-être du peuple aussi bien là-bas que chez nous. L'on devrait avoir déjà tiré cette leçon des ravages que le schnaps a causé en Afrique de l'Ouest.

Les Haoussa de Lomé ont accaparé la plus grande partie du petit commerce vers l'intérieur, et particulièrement celui du troc⁽²⁾. Ils négocient et marchandent tout ce qu'ils trouvent, et ils font et défont les prix avec un cynisme sans pareil. Pour gagner de l'argent, ils sont prêts à se dessaisir du chapeau qui est sur leur tête, s'ils trouvent un

(1) Sur la côte de 1856 à 1884. Christian Rottmann fut longtemps agent commercial de la Mission, puis de la Factorerie de Brême (la "firme pieuse"), dont la morale prohibait le commerce des alcools. Les agents qui la quittaient pour s'installer à leur propre compte ne se faisaient pas faute de profiter de ce si fructueux trafic.

(2) Expression hâtive : le commerce intérieur de l'Afrique est fondé sur le cauri, qui est indiscutablement une monnaie.

acquéreur. Beaucoup d'entre eux font du porte à porte pour proposer leurs marchandises. Ils sont également habiles dans diverses sortes de métiers d'artisanat ; ils préfèrent surtout la forge et la boucherie. A Lomé, on ne trouve de la viande fraîche que chez les musulmans qui, en dépit de la chaleur et des insectes, exposent tout leur bazar à l'air libre, à peine protégé par un hangar de fortune. Lorsque vient l'heure de la prière, ils saisissent leurs longs et lourds chapelets et en font glisser les perles entre les doigts, attentivement, l'une après l'autre. Ils célèbrent leurs fêtes pompeusement, avec de somptueuses processions. Ils restent cependant toujours très modérés et hostiles à tout débordement. A Lomé, ils ont leur propre quartier⁽¹⁾, qui s'étend entre la rue Küas au sud et la rue Puttkamer au nord, un quartier qui frappe tout de suite à cause de ses petites huttes semblables à des ruches. Un prêtre⁽²⁾ s'occupe en permanence de leurs besoins spirituels et bénéficie souvent de l'assistance de confrères nomades venus du Soudan⁽³⁾ pour répandre davantage l'islam. Il est hors de question de penser à la conversion des Haoussa. Dès qu'un missionnaire entre dans leurs concessions, les femmes s'enfuient avec les enfants en criant, et vont se cacher au fond des cases.

Lomé, ville animée et pleine d'activités, offre à tout moment assez de travail aux menuisiers, aux maçons et aux tailleurs indigènes. En outre, les ouvriers journaliers, qui cherchent un gagne-pain dans les factoreries et magasins, sont très demandés. La durée de travail dans

(1) Tout premier "Zongo", actuel quartier Anagokomé, autour de la plus ancienne mosquée de la ville. L'habitat y était de forme circulaire, et non quadrangulaire, comme chez les Ewé.

(2) Un *imam*, qui dirige la pièce mais n'est pas un prêtre.

(3) A l'époque coloniale, l'expression "*deutscher Sudan*" (Soudan allemand) désignait l'hinterland septentrional du Togo. Cf. à ce sujet: Werner von Rentzell: *Unvergessenes Land. Neue Folge : Aus dem deutschen Sudan*, Hambourg, Alsterverlag, 1926, qui relate les expéditions contre les Dagomba et les Konkomba.

la matinée va de 6 heures à 12 heures et l'après-midi de 2 heures à 6 heures. Le début, tout comme la fin, est indiqué par un son de cloche.

Autrefois, avant l'ère coloniale allemande, s'étendait tout autour de Lomé une broussaille sauvage, haute de 4 m. Il n'y avait aucune plantation. Même dans les cours, il n'y avait pas encore la moindre plante décorative. Après 1884, cela a très vite changé. Parmi les cultures qui existent actuellement, on peut citer en première position les plantations de cocotiers, lesquelles, ici comme dans les autres villes côtières de la colonie, proviennent de semences colombo d'origine étrangère, étant donné que les cocotiers locaux portent des fruits vraiment trop petits. Selon les memorandums officiels de 1892, la Société des plantations de cocotiers de Lomé⁽¹⁾ disposait déjà de 27 000 arbres, en partie en pépinière et en partie déjà transplantés. Le mulâtre Olympio⁽²⁾ avait 11 000 arbres ; quelques cultivateurs noirs en avaient ensemble 2 000. Peu de temps après, la Société des Plantations a subi une perte énorme, due à un vol de la part des indigènes, au point que les plants en pépinière suffirent à peine pour tous les trous prévus. A cause de cela, la société en est restée à 12 000 cocotiers au cours des deux dernières années. Un mal inquiétant dont souffre l'entreprise est l'absence sur place d'un membre de la société pour "surveiller en permanence et diriger l'exploitation avec fermeté". Même des plants en pépinière sont morts et doivent être remplacés cette année. Certes, la plantation de Olympio ne s'est pas agrandie elle non plus. Etant donné que les cocotiers de cette plantation sont pour la plupart assez grands et produisent déjà⁽³⁾, on a pu dès 1895 tenter une exportation

(1) Créée (pas très légalement) par Richard Küas (actuels quartiers d'Ahanoukopé, du camp de la Gendarmerie et Aguarkomé. Depuis son départ du Togo, en 1894, sa cocoteraie périclita.

(2) Octaviano Olympio (1859-1940) : A Lomé depuis 1882, notable, planteur et propriétaire terrien, plus tard porte-parole de l'élite bourgeoise togolaise pour les revendications face aux autorités de la colonie du Togo. Il a acquis sa future plantation (actuel quartier Octaviano Nétimé) avant 1884. Celle-ci l'enrichira beaucoup.

(3) Le cocotier entre en production à l'âge de 6 à 8 ans.

de coprah. Depuis ce temps, le rendement a continuellement augmenté et, par conséquent, les exportations de coprah aussi.

A côté du cocotier, la culture du coton promet d'être prospère, d'autant plus que, il y a déjà 30 ans (plus précisément de 1865 à 1870), on avait déjà produit du coton en quantité au Togo. Le produit obtenu fut acheté avec empressement par les commerçants, et au temps de la grande "fièvre du coton"⁽¹⁾, il atteignit même le prix extrême de 2 marks la livre. Aveuglés par cet extraordinaire profit, les indigènes avaient totalement négligé les autres cultures, même les cultures vivrières les plus importantes. Lorsque, par la suite, les prix chutèrent et que la livre de coton tomba à 25 pfennigs, ce fut la grande famine, au point que beaucoup de parents vendirent leurs enfants, uniquement pour survivre. C'est alors que les chefs prirent la décision de renoncer pour toujours à la culture de cette plante dangereuse. Cette décision était encore en vigueur en 1890, lorsqu'on envisagea les premiers essais de nouvelles plantations de coton près de Lomé. Il ne fut donc pas du tout facile de débarrasser les potentats de village de leurs préjugés pour leur faire adopter une idée plus favorable à ce sujet.

Ce fut d'abord J. K. Vietor⁽²⁾ qui prit l'initiative de la culture du coton en faisant défricher et labourer environ 36 ares de terrain à Lomé. On mit ensuite quelques semences en terre ; mais le rendement escompté ne fut pas atteint, si bien que, une fois encore, l'entreprise ne tarda pas à se ralentir; c'est alors que la Société des Plantations se mit à l'oeuvre et entreprit de semer à titre expérimental 40 ha de coton. En 1892 cependant, 12 ha seulement de terre sablonneuse riche en humus ont été travaillés et seulement 6 ha ont été ensemencés. Le reste, soit 28 ha, devait être mis en culture d'avril à juillet 1893. Mais le manque

(1) Quand la guerre de Sécession américaine (1861-65) paralysait les exportations des Etats-Unis, jusqu'alors de loin le premier producteur mondial.

(2) Johann Karl Vietor (1861-1934) : un des magnats du commerce colonial à Brême. Il dirige la firme F.-M. Vietor-fils ou "Bremer Faktorei".

de main-d'oeuvre empêcha l'exécution du projet qui, par la suite, dût s'arrêter à cause de la grande sécheresse consécutive à l'absence de la petite saison des pluies. Espérons qu'à l'avenir cette affaire évoluera pour le mieux⁽¹⁾.

Tout comme le coton, le cacao souffrit aussi de la sécheresse, si bien que l'extension des plantations ne semble pas offrir de chances de succès⁽²⁾. Par contre, on a eu beaucoup plus de satisfaction avec toutes sortes de légumes qui poussent bien : il s'agit, par exemple, des concombres, des endives, des carottes, des chou-raves, du persil, des céleris, des radis et de plusieurs variétés de choux, des oignons et des salades. Certes, la culture de ces crudités nécessite, comme tant d'autres choses, beaucoup plus de soin que chez nous, en Europe. Mais celui qui en a le temps et l'envie peut valablement aménager à Lomé un potager bien garni, dans lequel il ne manquerait même pas de pieds de vigne couverts de raisins⁽³⁾, de même que les roses d'Europe au doux parfum ne manquent pas dans les jardins d'agrément, au bord des rues.

Le commerce à Lomé, et avant tout, ses liaisons avec la métropole et d'autres places commerciales d'outre-mer, étaient assurés, l'année dernière, par 121 bateaux à vapeur, notamment 54 allemands, 41 anglais et 26 français, avec au total un tonnage de 146 182 tonneaux de jauge. En outre, un navire de guerre allemand, le *Sperber*, a mouillé l'ancre dans la rade. Le trafic des voiliers s'est maintenu dans les proportions les plus restreintes, en raison de sa nature. Il est venu à Lomé un voilier allemand, un suédois et un américain, en outre deux

(1) De toute façon, ni les sols ni le climat des environs de Lomé ne sont favorables au coton : celui-ci n'a prospéré que 100 km plus au nord, autour de Notsé (et de Tado), à l'époque allemande comme de nos jours.

(2) Là encore, le climat de la côte ne correspond absolument pas au cacaoyer, qui a besoin de l'ombrage d'une forêt et surtout de pluies abondantes.

(3) La présence de quelques pieds de vigne dans certaines maisons à Lomé l'atteste, mais la production de grappes ne pouvait être que fort limitée.

voiliers français : en tout cinq bateaux à voile, avec 1 859 tonneaux de jauge, ont fait escale dans la rade⁽¹⁾.

Parmi les trois vapeurs de la "Woermann-Linie"⁽²⁾, celui qui part le 20 de chaque mois n'arrive à Lomé que le 21 du mois suivant. Les deux vapeurs suivants, qui partent en fin de mois et le 10 de chaque mois, ne s'arrêtent pas à Lomé, mais en contrepartie, ils y font escale sur le chemin du retour, respectivement le 7 et le 25 de chaque mois. Il n'y a donc qu'une très petite partie du courrier européen qui soit reçue directement à Lomé ; la plus grande partie y parvient par voie indirecte, soit de Petit-Popo, soit de Kitta, soit encore de Cotonou. Car, outre les trois vapeurs allemands, les trois bateaux anglais eux-aussi ramènent du courrier et le débarquent à Kitta pour la colonie. Deux fois dans le mois, ce sont les bateaux français qui s'occupent de ce service et transportent le courrier à Cotonou. Tout aussi favorable est la liaison dans le sens inverse, vers la métropole. A Lomé, se trouve l'une des deux agences postales installées dans la colonie⁽³⁾ et dont l'administration incombe au douanier de la localité concernée. Les activités de ces agences couvrent l'ensemble des transactions de la poste dans la métropole, sauf l'acheminement des plis chargés et des envois en valeur déclarée.

Chaque mercredi et chaque samedi, un facteur en uniforme quitte Petit-Popo à 8 h, passe par Porto Seguro et Baguida, et arrive à Lomé à 16 h avec les lettres et cartes destinées aux stations côtières, et celles du service postal d'outre-mer anglais de Kitta ou d'Accra à destination de Liverpool. Il doit donc parcourir cette distance d'environ 40 km en 8 h en empruntant un chemin en grande partie très

(1) Ce qui fait une moyenne de 1 200 tonneaux par bateau à vapeur, 370 par voilier : ceux-ci sont complètement surclassés par les vapeurs, en capacité comme et en vitesse, depuis les années 1880-85.

(2) Puissant compagnie maritime de Hambourg, qui a le monopole du trafic allemand vers l'Afrique de l'Ouest.

(3) Depuis le 1er mars 1890. L'autre est bien sûr à Aného.

sablonneux ! Le jeudi et le dimanche, le facteur quitte de nouveau Lomé avec le courrier qui y est arrivé, et parvient à Petit-Popo dans l'après-midi. Chaque mardi et chaque jeudi le courrier est envoyé dans la localité française d'Agoué, où il est embarqué sur les vapeurs qui y accostent. Par ailleurs, Agoué envoie un facteur à Petit-Popo. L'acheminement du courrier de Lomé à Accra s'effectue par des facteurs anglais.

Les agences postales de Lomé et de Petit-Popo sont reliées entre elles par des installations télégraphiques ; elles le sont aussi avec le Dahomey français et, à l'ouest, avec la Gold Coast anglaise, si bien que notre colonie et sa capitale sont suffisamment rattachées au réseau télégraphique mondial⁽¹⁾. En outre, Lomé dispose d'une liaison téléphonique avec Petit-Popo et Zébé⁽²⁾ ; elle n'est pas seulement utilisée par les Blancs, mais aussi -et surtout- par la population noire, qui s'en sert très volontiers, et de plus en plus souvent. Le matériel du téléphone et du télégraphe est du même genre que celui utilisé en Afrique de l'Est, notamment : pour la ligne, un bon fil de fer solide en acier fondu de 4 mm, et, pour les poteaux, des tubes d'acier fabriqués par Mannesmann⁽³⁾. Les lignes télégraphiques équipées d'appareils téléphoniques (dont le coût d'installation s'élève à 38 675 marks) atteignent aujourd'hui une longueur d'environ 50 km.

Entre le 1^{er} juillet 1895 et le 30 juin 1896, Lomé a reçu 1 314 dépêches. Le nombre de dépêches envoyées était de 1 179, et 94 autres dépêches ont été transmises en relais. Pendant la même période, Lomé a enregistré 668 communications télégraphiques interurbaines. La poste a transporté en tout 12 023 lettres, dont 333 recommandées ; 164 paquets ont été reçus et 61 envoyés. Enfin 9 journaux et périodiques sont arrivés, avec un total de 430 numéros.

(1) Lomé attendra 1913 pour avoir sa liaison propre avec l'Allemagne.

(2) Depuis le 24 avril 1894.

(3) Grande firme sidérurgique allemande.

Etant donné que Lomé est devenu capitale de la colonie depuis le début du mois de mars de l'année passée⁽¹⁾, nous ne serons pas surpris de constater, dans les memorandums de 1896/97, que les chiffres ont nettement augmenté dans toutes les rubriques des liaisons téléphoniques et télégraphiques de la ville. Mais ce dont la jeune métropole a absolument besoin pour parvenir à une position dominante dans la colonie est la construction d'un wharf métallique, allant loin dans la mer. L'absence de ports constitue la plus grande difficulté pour le commerce sur cette côte de la Haute-Guinée. Pour éviter surtout la redoutable barre, la *kalema*, les Français ont construit dès 1894 un débarcadère près de Cotonou^(**) ; il est si rentable que l'on envisage maintenant la construction d'un second près de Grand-Popo. A l'ouest, les Anglais pensent vivement creuser l'embouchure de la Volta pour y faire accoster des navires de gros tonnages, ce qui ouvrirait sans aucun doute la meilleure voie d'accès à l'intérieur⁽³⁾.

Pour nous éviter d'accuser beaucoup de retard sur nos voisins, des amis et connaisseurs du Togo ont depuis longtemps conçu le plan de doter Lomé aussi d'un tel wharf. Un entrepreneur d'Altona⁽⁴⁾ en a estimé le coût à un million et demi de marks. Des capitalistes étaient prêts à rassembler ces fonds, mais à condition que le Reich s'engage à verser une garantie annuelle de 2,5 %, soit 37 000 marks. Mais cette somme, pourtant modeste, a dû être rayée du budget par deux fois déjà, parce que d'importants besoins financiers s'imposaient pour les

(1) Le 6 mars 1897, selon les recherches de Peter Sebald dans les archives de Lomé.
(**) *Le lecteur peut trouver la description du wharf (ses composantes, ses dimensions et son mode de construction) dans le journal Le Tour du Monde, 1894, II, page 70. En fait, le wharf de Cotonou fonctionne depuis 1892. Celui de Grand-Popo ne verra jamais le jour.*

(3) Mais la Volta est un fleuve beaucoup trop puissant pour qu'on puisse en aménager l'embouchure, constamment obstruée de bancs de sable et toujours très dangereuse à franchir.

(4) Banlieue industrielle de Hambourg.

autres colonies⁽¹⁾. Cela ne doit cependant pas nous décourager. La construction d'un débarcadère à Lomé est et demeure un problème vital, qui doit être résolu dans les plus brefs délais, afin non seulement de maintenir à son niveau actuel le commerce du Togo, que ce soit par la mer ou vers l'arrière-pays enclavé, mais aussi de lui offrir la possibilité de se développer et de prospérer⁽²⁾.

Au moment où nous écrivons ces lignes, une nouvelle en provenance de Paris nous apprend que le Conseil national supérieur pour les Affaires coloniales a décidé la construction d'une ligne de chemin de fer au Dahomey français, de Cotonou à Abomey, l'ancienne résidence du roi Béhanzin. La ligne doit être longue de 200 km et représenterait nécessairement une entreprise dangereusement rivale pour notre colonie sur la Côte des Esclaves. Par conséquent, il est temps d'envisager un chemin de fer au Togo et d'en inclure déjà les postes budgétaires dans les prochains budgets. Les premières démarches en ce sens ont déjà été entreprises en automne 1895, notamment par une firme de Hanovre qui, vers la fin de la même année, envoya une commission technique au Togo pour des études sur le terrain. Suite à ces travaux préparatoires, une pétition officielle vit le jour en faveur de la construction d'une voie longue de 200 km, de Lomé vers le nord-est, afin que plus tard, la ligne puisse être prolongée éventuellement jusqu'au Niger. Comme pendant la session parlementaire de l'hiver dernier, pas un seul des projets de construction de chemin de fer dans les colonies n'a fait l'objet de débat au *Reichstag*⁽³⁾, il est évident qu'on n'a pas non plus évoqué le cas du Togo. Cependant la nécessité d'un tel projet demeure aussi urgente

(1) Tandis que la "colonie modèle" devait financer son développement sur son propre budget.

(2) La réalisation de ce projet d'infrastructure devra attendre encore six ans. Il sera inauguré le 27 janvier 1904, jour anniversaire de la naissance de l'Empereur.

(3) Parlement allemand, en général très réticent à voter des dépenses pour les colonies.

qu'auparavant⁽¹⁾. Il en est de même pour la construction d'un wharf et d'un phare !⁽²⁾

En souhaitant que l'année 1898 voie enfin la réalisation de ces vœux, nous voulons à présent terminer notre premier essai sur Lomé et nous réjouir provisoirement du succès culturel qui a été jusqu'à présent enregistré dans la plus petite des colonies allemandes. Au moment où le Dr Nachtigal foulait le sol de ce pays, le Togo était, selon le témoignage du brémois J. K. Vietor, propriétaire de factorerie, "une grande contrée sauvage", avec quatre petites places commerciales sur la côte, parmi lesquelles seule Petit-Popo pouvait effectivement nourrir la prétention d'avoir une certaine importance. Trois firmes allemandes, une anglaise et une française étaient en activité dans la localité. Les propriétaires de factoreries vivaient dans des baraques ou dans des cases nègres qui sentaient le moisi : sur toute la côte, on trouvait tout au plus trois ou quatre habitations adaptées aux rigueurs du climat. Les Européens se voyaient souvent livrés au pouvoir arbitraire des chefs indigènes, au point que les navires de guerre allemands durent intervenir à plusieurs reprises⁽³⁾.

Comme les choses ont bien changé aujourd'hui à Lomé, après treize années passées sous notre administration ! Du misérable village, on a fait une ville souriante, et ce fameux "trou à sable" qu'était le Togo, est devenu une colonie prospère qui, depuis longtemps, couvre

(1) Les travaux de la première ligne de chemin de fer commenceront en 1904 et atteindront Aného en 1905. La liaison avec Kpalimé devra attendre 1907.

(2) Ce dernier attendra 1933 !

(3) En fait une seule fois : l'action de la *Sophie* à Aného, le 2 février 1884, qui entraîne le départ de deux otages togolais pour l'Allemagne, préparant ainsi le terrain pour la signature du traité de protectorat du 5 juillet 1884 par Nachtigal (voir "Les Chroniques anciennes du Togo", n° 4).

elle-même la totalité de ses dépenses et, de surcroît, réalise des excédents qui augmentent chaque année⁽¹⁾.

(1) D'où le surnom de "colonie modèle" (donc, uniquement sur le plan budgétaire). On ne s'est en effet guère soucié des méthodes utilisées pour acquérir cet équilibre financier.

SECONDE

PARTIE

Celui qui n'a pas suivi de près la naissance et le développement de la capitale ne peut se faire une idée réelle de la rapide prospérité qu'a connue la jeune métropole qu'en comparant les anciennes photos et cartes de la localité avec les plus récentes. La plus ancienne image de Lomé dont nous disposons est sans doute un dessin qui a été fait en février 1884 à bord du navire de guerre *Sophie*, lors d'une croisière au large de la Côte des Esclaves⁽¹⁾. Il est annexé au tome 12 des *Annales d'Hydrographie* de 1884 (fascicule 4, tableau 4). Il nous montre un rivage épouvantablement désert, presque sans arbre, avec une plage sur laquelle on ne voyait pas plus d'une douzaine de modestes constructions. Par contre, les deux autres localités nommées Popo, et particulièrement Petit-Popo, apparaissent comme des villes peuplées, où le commerce et la civilisation des Blancs s'étaient déjà solidement implantés.

C'est alors que, en juillet 1884, le drapeau allemand fut hissé : Lomé, qui se voyait menacée dans son existence par les intrigues britanniques, devint notre possession. On y assista aussitôt à un développement remarquable. Une image de la localité sur le tableau 5 des *Annales* de 1885, révèle que les habitations, pour autant qu'on pouvait les reconnaître à partir de la mer, ont vu leur nombre presque tripler en l'espace de quelques mois⁽²⁾. Un consulat allemand y a vu le

(1) La silhouette de Lomé vue du large fut dessinée par les officiers de la *Sophie* le 29 janvier 1884. Voir Y. Marguerat : *Lomé, une brève histoire de la capitale du Togo, Lomé, Haho, 1992, p. 10.*

(2) L'angle de vue des deux dessins n'étant pas le même, la comparaison est difficile. Le dessin de 1885 prend en compte un environnement beaucoup plus large, avec la forêt qui forme l'arrière-plan du paysage. Voir *Lomé entre la terre et la mer*, série "Lomé, un siècle d'images" n° 1, Lomé, 1994, p. 6.

jour (même si cela n'était que provisoire) ; une station internationale de signalisation maritime y a été installée et la rangée des maisons s'est nettement allongée, surtout vers l'est, dans l'alignement de l'actuelle rue de la plage. L'agrandissement de la ville nous apparaît encore plus évident à partir du premier plan cadastral que le célèbre expert en plantes tropicales, J. Goldberg, a esquissé en 1891. A cette époque, 11 firmes européennes (parmi lesquelles 1 anglaise et 2 françaises), étaient déjà installées à Lomé, et le nombre de maisons atteignait 300. Les années suivantes virent la naissance de la mission catholique, la construction du somptueux siège du gouvernement⁽¹⁾ et celle de plusieurs nouvelles rues avec des arbres d'ombrage. Voilà la ville de Lomé, telle qu'elle nous apparut dans une esquisse datant de mars 1895, réalisée par les officiers de la *Möwe*. Nous avons ensuite le récent levé topographique de la ville réalisé en février 1896 par le lieutenant de réserve H. Klose⁽²⁾, alors que Lomé comptait déjà 950 maisons et cases et que, après celle de la mission catholique, on vit l'installation de la mission de Brême.

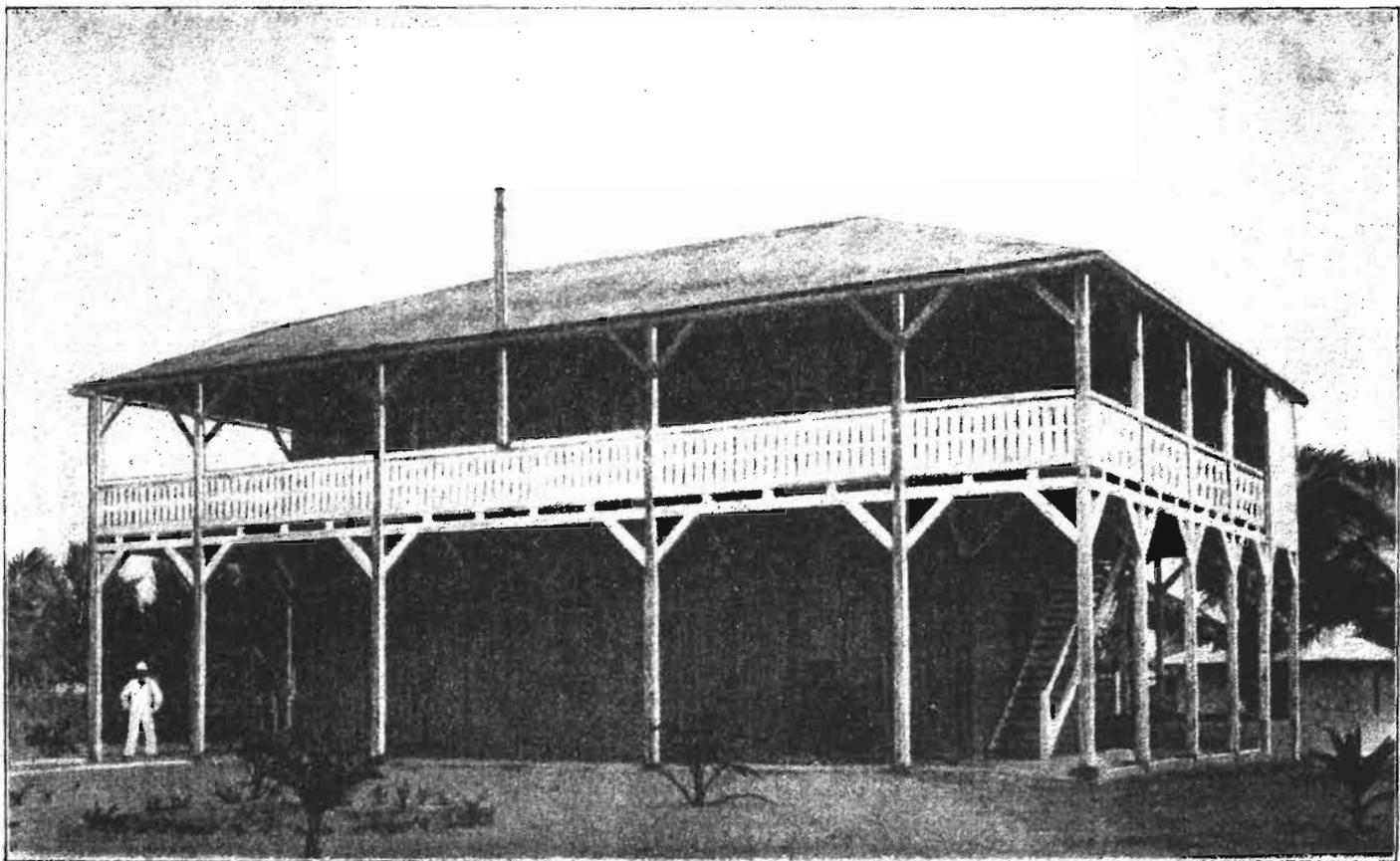
Entre-temps, cette localité en pleine expansion a connu diverses transformations, notamment par la nécessité du transfert du siège du gouvernement colonial de Zébé à Lomé. Pour cette raison, il s'est avéré nécessaire de construire d'abord une résidence convenable pour le chef suprême de l'administration territoriale. Cette résidence est représentée sur notre première illustration par une photographie fidèle [Illustration n° 1].

Très judicieusement, le rez-de-chaussée est destiné uniquement à servir d'entrepôts de toutes sortes, et non de logement pour les Européens. Ceux-ci logent exclusivement à l'étage, bien aéré, exposé

(1) Il ne s'agit pas de l'actuel palais des gouverneurs (esquissé dès 1897, réellement construit dans les années 1900-05), mais du bâtiment décrit plus bas.

(2) Voir H. Klose : *Le Togo sous drapeau allemand*, op. cit., p. 35 et Y. Marguerat : *Lomé, une brève histoire*, op. cit., p. 14.

Illustration n° 1
Résidence du chef de territoire impérial à Lomé.



Wohnhaus des Kaiserl. Landeshauptmanns in Lome.

à la brise maritime rafraîchissante. Puisque le toit fait saillie de tous les côtés, cela donne la possibilité d'aménager une confortable véranda ombragée qui, pour les maisons tropicales, constitue un avantage appréciable. Pour recueillir l'eau de pluie, une gouttière est fixée sur les bords de la toiture. Elle collecte l'indispensable eau douce utilisée comme eau potable et eau de cuisine, et la conduit vers une citerne. A l'arrière-plan, on aperçoit des palmiers-rôniers et des cocotiers, et à l'avant, sur l'espace libre sablonneux, s'étendent déjà quelques parterres de jardinage.

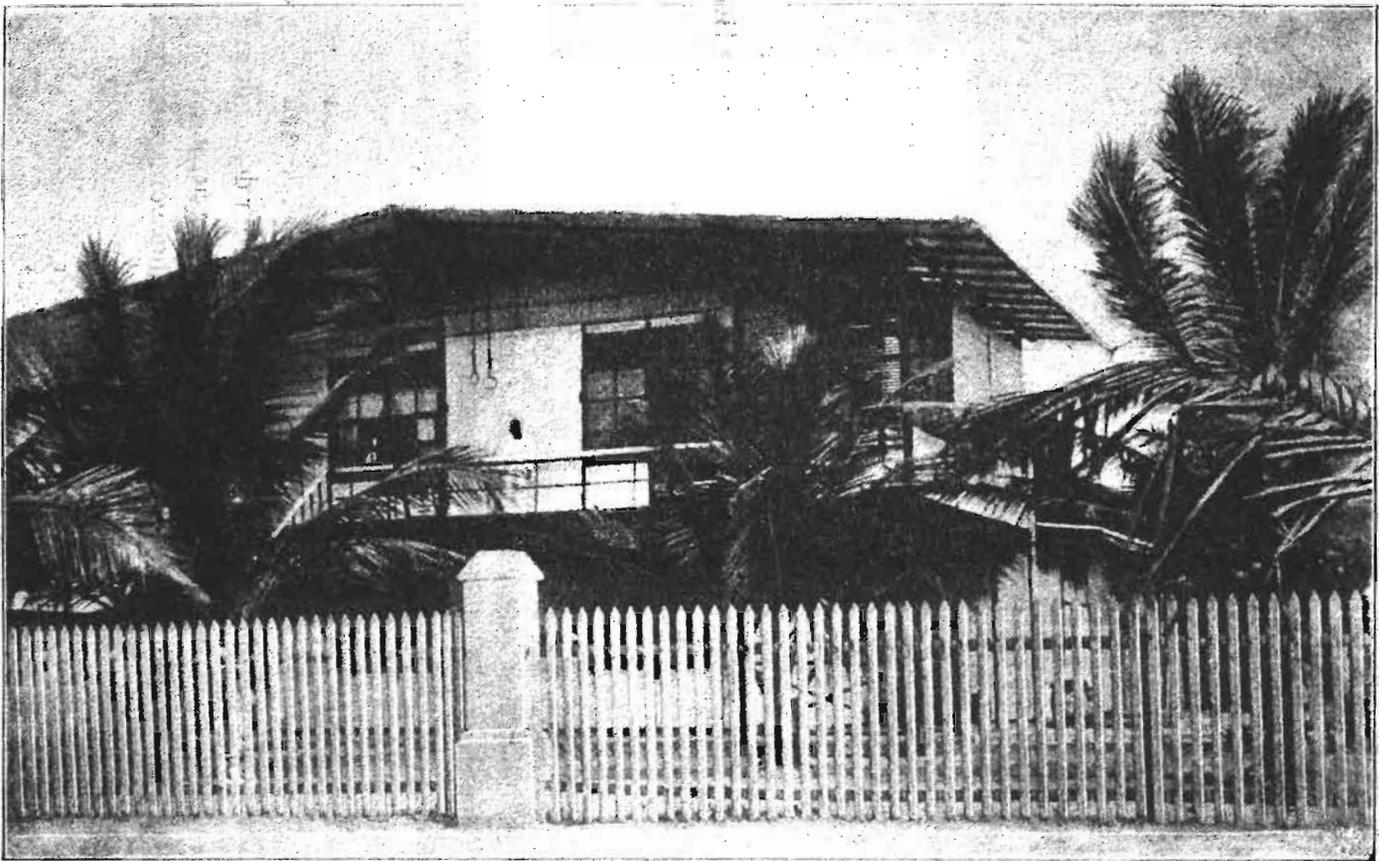
Erigé un peu à l'ouest du grand bâtiment administratif, l'ancien bureau de poste et de douane est entouré d'un magnifique espace vert [Illustration n° 2]. Le hangar rudimentaire que le secrétaire Grade⁽¹⁾ avait jadis fait construire, lors du premier voyage du Dr Henrici au Togo⁽²⁾, est depuis longtemps hors d'usage. Sa place a été occupée par un bâtiment massif, mais tout de même aéré et qui, pour le moment, répond à tous les besoins élémentaires que lui impose la double fonction qui lui est assignée. Le toit, remarquablement plat, dépasse largement les murs et couvre d'ombre une vaste véranda, qui peut être préservée contre la poussière et le coup de soleil par des jalousies.

Ce n'est pas le travail qui manque aux fonctionnaires à Lomé. Déjà le service de poste télégraphique comporte des activités variées, exigeant souvent plusieurs heures de travail. Le bureau de douane, avec ses milliers de tâches et de problèmes, n'est pas en reste. Le gouvernement et son chef sont eux-aussi suffisamment occupés avec les affaires administratives et judiciaires. Dans cette administration, les affaires judiciaires concernant les Blancs ne sont pas très importantes. A cause du caractère pacifique de la plupart des Noirs togolais, le

(1) Le Dr Paul Grade était le secrétaire de l'administration territoriale et, à ce titre, l'adjoint du commissaire impérial Ernst Falkenthal, de 1885 à 1887.

(2) 1887. Henrici fut le premier à atteindre Kpalimé.

Illustration n° 2
Bureau de le poste et de la Douane à Lomé.



Post- und Zollamt in Lomé.

nombre de cas de délits au sein de la population indigène se situe aussi dans des proportions réduites. Par contre, "les litiges relevant du droit civil" sont beaucoup plus nombreux, et trouvent d'habitude leur règlement avec le concours des chefs traditionnels de tutelle, notamment après d'interminables palabres aux procédures complexes. Selon les memorandums de l'année dernière, "*c'est tout récemment seulement qu'on a commencé à consigner les données statistiques de ces litiges. On pourrait cependant estimer leur nombre à 250 en une année*".

Bien longtemps auparavant, en 1890, l'adjoint au chef du Territoire avait essayé de juger des cas de litiges entre les indigènes en provenance de l'intérieur. Le jugement consigné par écrit, était remis aux requérants qui, munis de ce "précieux document", se rendaient aussitôt dans les villages de leurs adversaires en espérant obtenir justice sur place, avec l'aide des potentats locaux. Mais ils étaient renvoyés tout couverts de honte et de moqueries, et se retrouvaient plus tard, comme le dit le capitaine Herold⁽¹⁾, auprès du chef de la station d'Agomé pour lui rapporter que, dans l'arrière-pays, les gens ne voulaient pas reconnaître le jugement écrit du commissaire impérial.

Le déploiement de la police sur la place du marché joue un rôle très important dans l'administration de notre ville de Lomé, rôle qui ne s'exerce pas du tout facilement dans le périmètre prévu, compte tenu de la circulation très dense et des "pratiques et astuces" peu honnêtes des Noirs, ainsi que de leur malpropreté innée. La photo que nous présentons [Illustration n° 3] montre suffisamment l'animation très colorée qui règne un jour de marché à Lomé. Sous les auvents devant les boutiques, les acheteurs et les badauds se tiennent épaule contre épaule en regardant avec convoitise les magnifiques marchandises

(1) Anton Bruno Herold (1860 - ?) : au Togo de 1890 à 1892, fondateur de la station de Misahöhe -Agomé Palimé.

Illustration n° 3
Jour de marché à Lomé.



Markttag in Lome.

exposées. Les Noirs togolais, et notamment les Ewé, aiment particulièrement le commerce. Les femmes surtout sont les plus habiles en affaires⁽¹⁾. Dès qu'un Européen arrive dans leur secteur, elles lui réclament pour un produit de l'industrie locale un prix 10 et 20 fois plus élevé que sa valeur ; car la commerçante noire estime à juste titre qu'elle a toujours le temps de consentir un rabais par la suite.

Sur le marché, on trouve les choses les plus hétéroclites, disposées souvent les unes tout près des autres: il s'agit des fruits locaux et de la verroterie de Bohême, des toiles tissées et cousues dans le pays, des couteaux de Solingen⁽²⁾, des poteries de Bolou⁽³⁾ ou d'Amoutivé, des Calebasses, de la vannerie, du sel, des tissus importés, du tabac, des poissons séchés dégageant une odeur suspecte, des cauris, des statuette, des hauts-de-forme et des casquettes usagés, de vieux vêtements, des instruments de musique, des amulettes et autres gri-gri. A côté des alcools européens s'étale le vin de palme du pays, soit tout frais, soit fermenté ; lorsqu'il est fermenté, il devient une boisson extrêmement nocive, qui vous saoule vite et bien, et vous cause des misères, des maux de tête, le manque d'appétit, la colique, la diarrhée et un épuisement total. Le vin de palme est, dans certains cas, tout aussi nuisible que le plus mauvais rhum ou schnaps⁽⁴⁾. En ce qui concerne les vivres, nous trouvons l'igname, le manioc, le maïs, l'arachide, le beurre de karité et diverses sortes d'huile. Il y a également de l'indigo, du caoutchouc naturel, du bois de chauffe, du bois d'oeuvre, des filets de pêche, des armes et autres produits de forge offerts partout avec une forte publicité. Tôt le matin jusque tard dans la soirée, les femmes, avec une patience inébranlable, sont accroupies devant leurs marchandises, causant et riant avec les voisines, invitant

(1) La réputation légendaire de nos "nana benz" d'aujourd'hui à repose donc sur une longue tradition de la Togolaise "femme d'affaires".

(2) Centre sidérurgique de Rhénanie très réputé pour ses lames.

(3) 15 km à l'ouest de Tsévié. On y fait toujours de remarquables poteries.

(4) Pourtant, sa distillation en "sodabi" ne date semble-t-il, que d'après la Première Guerre mondiale.

les acheteurs, se disputant et se querellant avec eux et finissant tout de même par se débarrasser de leurs marchandises avec une bonne marge bénéficiaire, après un long marchandage.

Bien instructives, pleines de curiosités pour l'étranger, les caravanes commerciales venant de l'intérieur animent sans cesse notre ville de Lomé par leur arrivée et leur départ. Sur la photo de groupe reproduite ici [Illustration n° 4], nous apercevons un petit groupe compact pris sur le vif et composé d'autochtones et d'étrangers. Les coiffures à elles seules sont déjà suffisamment impressionnantes ; car, à côté de la casquette prussienne officielle et du casque colonial, on peut voir des chapeaux aux formes les plus bizarres, fabriqués sur place ou d'origine étrangère, de même que des couvre-chefs de sport aplatis, de petites capes, des turbans et évidemment des têtes nues, couvertes seulement de cheveux crépus. Les femmes arborent leurs foulards préférés, dont plusieurs sont enroulés autour de la tête selon les exigences de la mode, comme si la coiffure à elle seule devait compenser le reste de l'habillement, qui reste très sommaire. En général au Togo, la gent masculine s'habille et se pare plus abondamment que la gent féminine⁽¹⁾. Chez cette dernière, on pourrait à juste titre se plaindre fréquemment de "trop peu" de vêtement, puisque même les filles déjà adultes ne portent pour tout habit qu'un morceau de pagne en forme de cravate. Au lieu d'un bandeau autour de la hanche, les hommes portent pour la plupart un pantalon ample, qui ressemble à une jupe et s'arrête au niveau des genoux. Le torse est enveloppé dans une longue toge plissée, ouverte des deux côtés de manière à laisser découvert le bras droit ou gauche avec l'épaule, au gré de chacun. Sous la toge, on remarque souvent une chemise blanche ; mais ce luxe a été introduit tout récemment, tout comme le

(1) Les choses ont bien changé de nos jours...

Illustration n° 4
Des commerçants de l'intérieur de la Colonie du Togo.



Wandelsteute aus dem Innern der Togokolonie.

parapluie qui, pour beaucoup de gens, fait partie des articles de prestige.

Le fait que quelques-uns des Noirs photographiés ne se couvrent pas d'amulettes ou d'autres signes de fétiche, laisse supposer que ces gens ont été touchés par l'influence des missions chrétiennes, très actives dans la ville et dans tout le pays. La Mission d'Allemagne du Nord (ou Mission de Brême) est la plus ancienne qui travaille chez les Ewé : elle envoya ses messagers de la foi en Afrique de l'Ouest dès les années 1840. Au départ, ils croyaient s'implanter au Gabon, mais ils durent s'éclipser, pour chercher finalement à se fixer sur la Côte des Esclaves. Ils installèrent leur première station principale à Kitta, près du fort danois Prindsenstein⁽¹⁾ et de là, ils poussèrent leurs postes toujours plus loin, non sans peine et sans dommages. C'est ainsi qu'aujourd'hui ils animent, rien que sur le territoire du protectorat allemand, deux stations principales avec dix stations annexes et deux antennes sur la côte, où travaillent dix-sept Européens et vingt-quatre enseignants noirs. Dans leurs écoles, on peut trouver jusqu'à trois cents cinquante élèves permanents, garçons comme filles.

A proximité de la Mission d'Allemagne du Nord, la Mission de Bâle a poussé son action à partir de la Gold Coast jusque dans les districts occidentaux du Togo. Ce faisant, elle est tombée sur un terrain difficile, tant sur le plan linguistique que sur le plan ethnologique, dans la mesure où pas moins de quatre peuples, avec des langues différentes, cohabitent dans ces régions. Au sud, à l'endroit où le fleuve Abo ou Dayi⁽²⁾ se jette dans la Volta, habitent encore des Ewé. Au nord de cette localité, est installée une partie de la tribu du Kyerepong, originaire normalement de l'Akwapim en Gold Coast⁽³⁾ et

(1) En 1853, peu après que les Danois avaient vendu leurs possessions africaines à l'Angleterre. La mortalité parmi les premiers missionnaires était extrêmement élevé.

(2) Danyi.

(3) Derrière Accra.

qui est appelée là-bas Nkonya. En pays buem, vivent dans la région de la Volta, des Tshi, et ce n'est qu'au sud-est de ceux-ci que nous rencontrons le peuple des Buem proprement dit, parlant la langue Lefana. La Mission de Bâle a d'ailleurs occupé le poste de Bismarckburg abandonné⁽¹⁾, et y a ouvert une station. Tout ce que l'on déplore, c'est que la Société ait confié son oeuvre au Togo presque exclusivement à des enseignants indigènes qui ne comprennent pas du tout l'allemand, et qui ont plutôt été entièrement formés selon la méthode et l'esprit anglais dans des établissements installés sur la Gold Coast. C'est seulement lorsqu'il y aura des enseignants "capables de donner des cours d'allemand" que la Mission va "répondre au voeu du Gouvernement impérial, et enseigner quelques matières en allemand"⁽²⁾.

Cette pratique nous rappelle fort bien l'habitude des missionnaires méthodistes, également en activité au Togo⁽³⁾, lesquels continuaient imperturbablement d'enseigner l'histoire anglaise dans leurs écoles, longtemps après que l'Allemagne fût entrée en possession du pays, jusqu'à ce que le Gouvernement mît fin à ce scandale. Maintenant, les établissements méthodistes relèvent d'un directeur allemand, le surintendant Ulrich⁽⁴⁾.

La quatrième mission au Togo est la Mission catholique, représentée par la Société du Verbe Divin, de Steyl, qui envoya ses missionnaires dans la colonie dès 1892 et installa son siège dans la capitale même. Lomé est le lieu de résidence du préfet apostolique qui, de là, peut facilement se rendre dans les autres stations et écoles, étant

(1) Dès la fin 1891, le lieutenant von Doering a transféré sa station administrative (fondée en 1889) à Kete-Krachi, beaucoup mieux placée commercialement.

(2) Il faudra en fait une action énergique du gouverneur Julius von Zech en 1905, qui sera longue à porter ses fruits.

(3) A Aného, depuis les années 1845. Ces missionnaires sont en général des Noirs antillais ou sierra-léonais, de culture toute britannique.

(4) Karl Ulrich est au Togo depuis juillet 1894. Il le quittera pour raisons de santé en 1900.

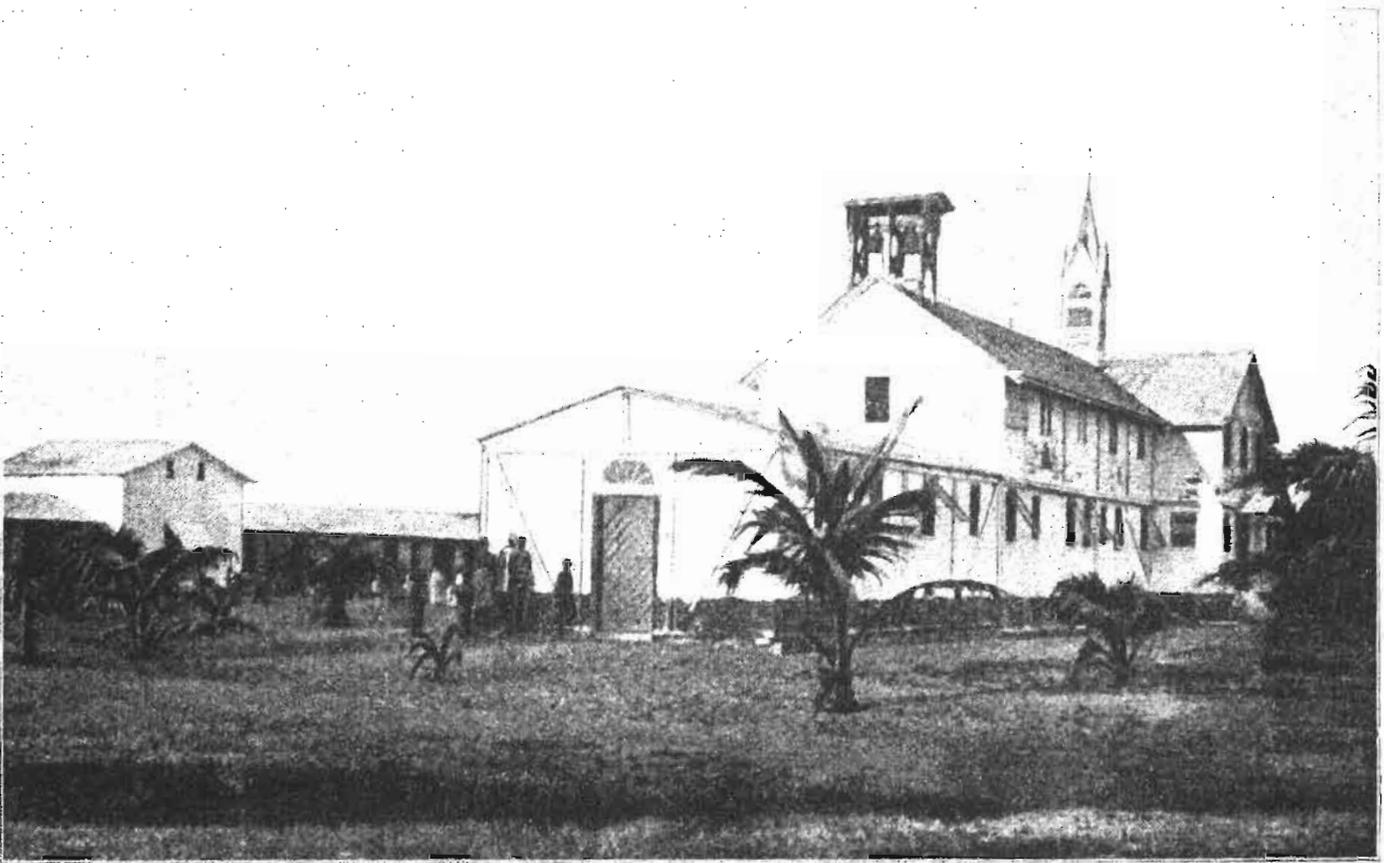
donné que les pères ont, pour le moment, limité leurs activités à la région côtière et aux principales grandes villes. Notre dernière illustration est la reproduction d'une très belle photographie prise sur place et qui montre la préfecture [Illustration n° 5] telle qu'elle se présente réellement, avec son bâtiment principal et son annexe. Le bâtiment principal a été initialement construit de manière à pouvoir être divisé en autant de parties qu'il contient de cellules ou de chambres, et pour que chaque cellule isolée constitue alors une petite habitation autonome, complète et présentable. Les cloches pendent librement dans un clocher, sur la partie occidentale du toit de l'église, et du même côté se trouve aussi la construction annexe précédemment mentionnée. Le cours complémentaire, au rez-de-chaussée, est équipé de bancs confortables. Aux murs sont suspendus les portraits de l'Empereur et du Pape. Il y a également des représentations de scènes bibliques provenant des Editions Herder, ainsi que plusieurs cartes de géographie.

Dans les mois qui se sont écoulés entre le premier manuscrit de cette esquisse et sa parution aujourd'hui, il s'est passé maintes choses aux conséquences importantes pour l'avenir du Togo et de sa capitale. Le 19 octobre de l'année dernière, a été publié dans le *Reichsanzeiger* le texte des accords frontaliers germano-français⁽¹⁾. Selon ces accords, plus aucun voeu relatif à l'extension de la colonie (surtout en direction du Niger) n'est permis, car le territoire des Gourma est attribué aux Français. Il ne nous reste plus que les régions septentrionales de Bafilo, Sansane-Mango et Gambaga⁽²⁾, auxquelles on peut ajouter le

(1) Traité de Paris du 23 juillet 1897, qui fixe définitivement les frontières orientale et septentrionale du Togo, mettant fin à un imbroglio franco-allemand inextricable dans la région située entre Bassar et Djougou.

(2) Qui restera aux Anglais après le partage de la "zone neutre" en 1899.

Illustration n° 5
La Mission catholique à Lomé.



Die katholische Mission in Lomé.

petit triangle du Mono dans la zone côtière orientale⁽¹⁾. Malheureusement, du côté allemand, on n'a pas été en mesure d'amener les négociateurs français à renoncer à l'étroit cordon littoral comprenant Agoué et Grand-Popo. Ainsi, à l'avenir, la plus grande partie des échanges commerciaux sur le Mono et le long de ses rives débouchera, comme d'habitude, à Grand-Popo sans pouvoir être détournée vers les places allemandes⁽²⁾. Si, en dépit de cela, le nouvel accord est approuvé chez nous d'une façon générale, cela s'explique par le fait qu'on reconnaît que, dans les circonstances actuelles, on ne pouvait certainement pas obtenir plus.

Et puis, le Conseil colonial qui s'est réuni en novembre s'est penché de très près sur les besoins de la colonie du Togo. Sur la requête de Son Altesse le Prince Johann-Albrecht de Mecklenburg⁽³⁾, il a été décidé de solliciter de la part du Gouvernement impérial la construction à Lomé, dans les plus brefs délais possibles, du wharf, qui est une nécessité impérieuse, ainsi que de veiller le plus rapidement possible, à la construction d'une voie ferrée locale allant de là à Petit-Popo.

Voilà où en sont les choses aujourd'hui au sujet de Lomé, notre ville en plein essor. A son propos, nous ne pouvons que répéter, tout comme à propos du Togo en général, ce qui a été exprimé avec pertinence dans les derniers memorandums, qui ont reconnu dans tous les domaines un "progrès satisfaisant" : *"La raison de ce résultat satisfaisant peut être attribuée pour une grande partie au fait que, du*

(1) La frontière fixée en 1886 allait de Hilla-Kondji tout droit vers le nord, ce qui était impraticable : elle fut donc établie le long de la lagune d'Agoué, puis sur le cours inférieur du Mono jusqu'à Tohoun.

(2) Si, le trafic de Grand-Popo et surtout celui d'Agoué en furent rapidement étranglés.

(3) Membre influent du "lobby" colonial allemand. Une place de Lomé, au carrefour de Hamburgerstrasse (rue du Commerce) et de Bismarckstrasse (rue de la Gare), portera son nom.

côté de l'administration, l'accent a été mis sur un développement pacifique. Sur aucun point, les rapports entre le gouvernement et les indigènes ne laissent à désirer. La peur de l'Homme blanc et la méfiance envers lui sont des sentiments si profondément enracinés dans l'esprit du Nègre qu'il est agréable de voir augmenter et se consolider progressivement la confiance de la population indigène envers l'Administration, et de constater que, dans le règlement des litiges internes des indigènes, ceux-ci ont de plus en plus recours à la collaboration de l'administration coloniale”.

“Au commencement était la contrebande”, dira Richard Küas, premier administrateur de Lomé (de 1889 à 1894) à propos de la ville. Alors qu’elle n’était au départ que la “plage du village de Bè” (*Bey-Beach*), Lomé connaîtra à partir de 1880 sa première grande mutation grâce aux négociants venus s’y installer pour contourner les taxes douanières anglaises. A peine deux décennies plus tard, une véritable cité était née, que l’administration coloniale allemande érigea le 6 mars 1897 au rang de capitale de la colonie du Togo. Depuis cette date, malgré les aléas de l’histoire, ce titre de capitale ne lui a jamais été retiré ni même seulement contesté. Et pour cause: Lomé a toujours évolué avec son temps et au rythme de chaque phase du développement du pays.

Le lecteur découvrira avec plaisir cet ouvrage qui fait un état des lieux complet de la ville de Lomé en 1898. A travers cette image historique exhaustive de la capitale du Togo, présentée par Heinrich Seidel comme *“une illustration de la civilisation en Afrique de l’Ouest”*, le lecteur verra que la ville est devenue aujourd’hui centenaire sans avoir rien perdu de sa jeunesse d’antan. Etre une métropole sans être une “mégalo-pole”, voilà le destin tracé pour Lomé il y a cent ans. On peut dire qu’elle a assumé fidèlement ce rôle jusqu’à nos jours. Au lecteur d’apprécier le présent en redécouvrant le passé !